

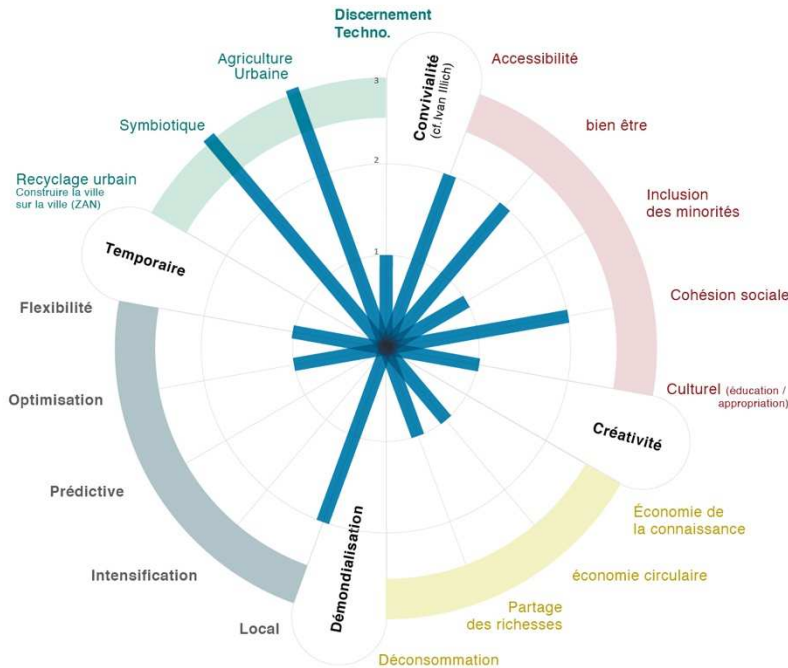
5

Ville nature

Le dialogue entre espaces anthropisés et nature est ancrée dans l'histoire urbaine depuis l'antiquité. Au XIXe siècle la pensée hygiéniste et le développement de l'industrie vont faire naître un désir de *retour à la nature* dont les cité-jardins d'Howard (1898), les villes radieuses du Corbusier (1925), ou la *Broadacre City* de (Wright, Walker, 1932) seront des illustrations possibles. Il faut attendre les années 1970 et la montée en puissance de *l'écologie politique* (Borasi, et al. 2007) et de *l'écologie du paysage* (Troll, 1968) comme discipline, pour voir émerger un discours plus *systemique* sur la place du vivant dans les *écosystèmes* urbains.

Les *Eco-cités*, héritages des Villes-Jardin, renaissent avec le *Développement Durable* (Brundtland, 1987), et se déclinent à l'échelle du quartier tout en cherchant à prendre en considération les capacités de *charge écologique* des régions. (Register, 1987). C'est aussi à cette époque que naît le *landscape urbanism* (voir fiche thématique en annexe), qui entend utiliser *la trame paysagère comme mécanismes d'ordonnement du champ urbain lui-même* (Steiner, 2011, Corner, Waldheim, 2016); Au tournant des années 2000, la prégnance des questions climatiques et l'érosion inquiétante de la biodiversité (cf. 3e rapport du GIEC, IPCC, 2001) ont fait naître une nouvelle série de *concepts opérationnels* qui décrivent, chacun à leur manière, plusieurs des configurations possibles d'une intégration plus poussée et plus *structurante*, du naturel en ville.

Concepts associés : *ville biodiversitaire*; villes *biophiles*; ville végétale, ville diffuse, ville circulaire, biomimétisme territorial; éco-cités.



Le concept de ville nature

Marqueurs conceptuels : En 2010, Yves Chalas proposait de définir la *ville-nature*, moins pour décrire un *absolu* à atteindre, qu'une réalité déjà émergente reposant sur cinq concepts clefs : *l'interpénétration* (hybridation entre espaces urbains et ruraux, agricoles comme naturels); la *centralité* (l'espace naturel devient lieu de rencontre, de sociabilité); la *sensorialité* (tenant compte de la demande sociale de *nature* – banalisation et démocratisation de l'accès aux *jardins*); la *monumentalité* (la nature comme *point de repère et mémoire*, au même titre que les monuments bâtis) et enfin le *vide structurant* (illustrant l'impact des espaces non-bâti et plantés, sur la composition urbaine). Plus orienté sur le projet, Philippe Clergeau (2015) proposait lui le concept de *ville biodiversitaire*; non uniquement pour restaurer la *nature* en ville, mais utiliser le *paysage* et *son organisation écologique* comme véritable armature et support de planification. En 2017, il participe au fondement du GUÉ (Groupe sur l'Urbanisme Écologique, réunissant une trentaine de chercheurs et de professionnels). Le GUÉ propose une définition condensée de ce qu'il nomme *l'urbanisme écologique* (Clergeau & al., 2020), présenté comme *durable* (sans être *anthropocentré*), *résilient* (sans être stationnaire), et *adaptatif* entretenant un rapport privilégié avec la *nature* et l'environnement au sens large (écocentrisme), tout en étant attaché au *bien-être* de ses habitants et à une certaine forme d'*équité*.

D'autres chercheurs comme Timothy Beatley et Peter Newman (2013), proposent eux le concept des villes dites *biophiles*, « pas simplement des villes vertes », reposant sur ses habitants « *directement et activement engagés dans l'apprentissage, l'appréciation et le soin de la nature* » et ayant « *développé des liens émotionnels importants avec* ». Cet engagement serait générateur d'*inclusivité* et de *lien social*, vecteur de *créativité*, et condition du *bien-être* des individus. Ce rapport au vivant contribuerait également...

...à rendre les villes plus *résilientes* (production de nourriture, maîtrise de l'albédo, réduction des inondations, santé des individus, réduction du stress face aux chocs). Si les approches de *ville-nature*, ou *ville-verte* trouvent aujourd'hui leur justification dans les politiques publiques de lutte contre le réchauffement climatique, d'érosion de biodiversité ou de promotion des vertus de *l'agriculture urbaine*, ces visions peuvent révéler une certaine « *confusion entre l'échelle des problèmes et celle des solutions* » (Lebeau, Redon, 2020) ; on pourrait citer l'exemple des éco-quartiers, prototypes imparfaits et « *révélateurs des contradictions de la ville durable* » (Béal, et al. 2011), faisant fi de la ville existante et de ses nécessaires transformations.

Liens avec la démarche low-tech : La ville-nature propose une forme de sobriété, une intégration écosystémique, ainsi qu'une prise en compte du bien-être des individus, qui sont sources d'inspirations pour des solutions low-tech appliquées à l'urbain. Pour autant, et contrairement à la low-tech, si elle prône bien une *transition* de modèle économique, la *ville-nature* ne nous est pas apparue comme productrice d'une véritable pensée *systémique* ; qui irait jusqu'à une critique plus affirmée de la société de consommation ou de la croissance.

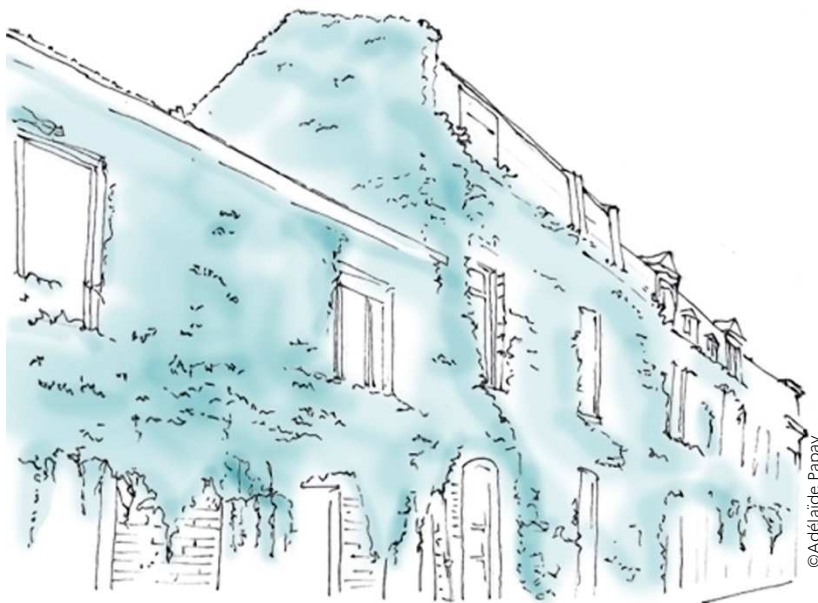


Illustration n° 5 : quelle place pour la nature en ville ?

Exemples majeurs : Letchworth Garden City (UK) ; Le « Finger Plan » de l'air métropolitaine de Copenhague (échelle territoriale, DK) ; Ville portuaire du Cap (Afrique du Sud) ; « Biophilic City in a Garden » de Singapour.

ANNEXE 6 : À PROPOS DE LA VILLE NATURE

Le dialogue entre espaces anthropisés et nature n'a jamais cessé au cours de l'histoire, pour autant, cette interdépendance s'est peu à peu muée en une forme de cohabitation, dont les difficultés ont sans doute atteint un point d'orgue depuis le début de l'époque moderne. Si les urbanistes hygiéniste du XIXe siècle s'inquiètent en premier lieu de l'état d'insalubrité et de congestion des grandes villes, la montée en puissance de l'industrie (et de ses externalités négatives), va faire naître un désir de retour à la nature, ou du moins de coexistence, plus affirmée, dont les cité-jardins d'Ebenezer Howard (Howard, 1898), les villes radieuses du Corbusier seront des illustrations possibles (Le Corbusier, 1925), ou la *Broadacre City* de (Wright, Walker, 1932). Pour autant, il faut attendre les 1970, et la montée en puissance de *l'écologie politique* (Borasi, et al. 2007) d'une part, et de discipline comme *l'écologie du paysage* (Troll, 1968), pour que cette approche très *fonctionnaliste* des « espaces verts », laisse place à un discours beaucoup *systémique* sur la place du vivant dans les écosystèmes urbains. Les Eco-cités, héritages des Villes-Jardin, renaissent après avec le *Développement Durable* (Brundtland, 1987), notamment sous l'influence de Richard Register, et se déclinent à l'échelle du quartier tout en cherchant à prendre en considération les capacités de *charge écologique* des régions. (Register, 1987). C'est aussi à cette époque que naît le concept de *landscape urbanism*, qui entend utiliser *la trame paysagère comme mécanismes d'ordonnement du champ urbain lui-même* (Steiner, 2011, Corner, Waldheim, 2016) ; Charles Waldheim cite notamment le Parc de la Villette à Paris (Tschumi, 1982), comme exemple notable de cette pratique émergente.

Au tournant des années 2000, la prégnance des questions climatiques et l'érosion inquiétante de la biodiversité (voir notamment le 3^e rapport du GIEC de 2001 (Watson, Albritton, IPCC, 2001)) ont fait naître une nouvelle série de concepts opérationnels qui décrivent, chacun à leur manière, plusieurs des configurations possibles d'une intégration plus poussée et plus *structurante*, du naturel en ville.

En 2010, le sociologue et urbaniste, Yves Chalas, proposait un texte définissant la *ville-nature*, moins pour décrire une sorte d'absolu à atteindre, qu'une réalité déjà émergente : « *pour bien marquer qu'il existe une réalité urbaine nouvelle liée à la présence et aux rôles eux-mêmes nouveaux de la nature dans la ville.* » (Chalas, 2010). Cette *ville-nature* reposerait sur cinq concepts clefs : *l'interpénétration* (pour décrire l'hybridation entre les espaces urbain et ruraux, agricoles comme naturels) ; *la centralité* (où le morceau d'espace naturel devient lieu de rencontre et de sociabilité) ; *la sensorialité* (pour tenir compte de la demande sociale de *nature*, qui passe notamment par une banalisation et une démocratisation de l'accès aux jardins) ; *la Monumentalité* (estimant que la nature peut également servir de *point de repère et mémoire* pour la ville, au même titre que les monuments bâtis) et enfin le *Vide structurant* (pour illustrer l'impact de ces espaces non-bâti et planté, sur la composition urbaine).

Dans une approche plus orientée sur le projet, Philippe Clergeau proposait lui le concept de *ville biodiversitaire* (Clergeau 2015). Là encore, il ne s'agirait pas seulement de restaurer *la nature* en ville, mais d'utiliser le *paysage* et *son organisation écologique* comme véritable armature et support de planification, en lieu et place du rôle structurant que peut par exemple jouer la mobilité aujourd'hui. En 2017, il participe au fondement du GUÉ (Groupe sur l'Urbanisme Écologique, réunissant une trentaine de chercheurs académique et de professionnels).

Dans un ouvrage collectif (Clergeau & al., 2020), le GUÉ proposait une définition condensée de ce qu'il nomme *l'urbanisme écologique*, présenté comme *durable* (sans être *anthropocentré*), *résilient* (sans être stationnaire), et *adaptatif* entretenant un rapport privilégié avec à *la nature* et l'environnement au sens large (écocentrisme), tout en étant attaché aux *bien-être* de ses habitants et à une certaine forme d'*équité*.

À la même époque, les chercheurs Timothy Beatley et Peter Newman, proposent eux le concept des villes dites « biophiles », n'étant « pas simplement des villes vertes », mais reposant également sur la *capacité* des habitants à apprécier cette nature : « *les résidents sont directement et activement engagés dans l'apprentissage, l'appréciation et le soin de la nature qui les entoure et ont développé des liens émotionnels importants avec cette nature.* » (Beatley, Newman, 2013). Cet engagement serait générateur d'*inclusivité* et de *lien social*, vecteur de *créativité*, et condition du *bien-être* des individus. Ce rapport au vivant contribuerait également à rendre les villes plus *résiliente* (production de nourriture, réduction des températures estivales, réduction des inondations, renforcement de la santé des individus, réduction du stress face aux chocs).

Si les approches de *ville-nature*, ou *ville-verte* trouvent aujourd'hui leur justification dans les politiques publiques de lutte contre le réchauffement climatique, d'érosion de biodiversité ou de promotion des vertus de *l'agriculture urbaine*, mais ces visions peuvent révéler une certaine « *confusion entre l'échelle des problèmes et celle des solutions* » (Lebeau, Redon, 2020) ; on pourrait citer l'exemple des éco-quartier, prototypes imparfaits et « *révélateurs des contradictions de la ville durable* » (Béal, et al. 2011), faisant fi de la ville existante et de ses nécessaires transformations.

Liens avec la low-tech

La ville-nature propose une forme de sobriété, une intégration écosystémique, ainsi que prise en compte du bien-être des individus, qui sont sources d'inspirations pour des solutions low-tech appliquées à l'urbain. Pour autant, et contrairement à la low-tech, si elle prône bien une *transition* de modèle économique, la *ville-nature* ne nous est pas apparue comme productrice d'une véritable pensée *systémique*; qui irait jusqu'à une critique plus affirmée de la société de consommation ou de la croissance.

Concepts associés

ville biodiversitaire; villes *biophiles*; ville végétale, ville diffuse, ville circulaire, biomimétisme territorial; éco-cités. Voir aussi ville nature par l'approche paysagiste (fiche n°14)

Liens avec d'autres concepts de ville

Letchworth Garden City (UK); Ville portuaire du Cap (Afrique du Sud); « Biophilic City in a Garden » de Singapour.